

Le 7 février, il leur faisait voter, sous le nom de levée extraordinaire, l'organisation d'une double armée de réserve, la *landwehr* et la *landsturm*, destinées à renforcer et à soutenir l'armée permanente de première ligne. On s'acheminait ainsi à l'application du service obligatoire vainement réclamée deux ans plus tôt par Scharnhorst.

Tout cela se faisait révolutionnairement en dehors de Frédéric-Guillaume, au début même contre son gré. Il ne croyait pas, en effet, à l'étendue du désastre français et spontanément ayant protesté auprès du comte de Narbonne « qu'il n'était pas de ces braillards ridicules qui veulent voir la France dégringolant » il avait annoncé à Napoléon, la destitution de York et sa comparution prochaine devant un conseil de guerre. Mais le mouvement patriotique s'étendait. S'il n'atteignait pas encore les paysans qu'il fallut, sur plus d'un point au début, conduire enchaînés au régiment, par contre il poussait à l'armée tous les nobles, tous les hommes des classes libérales, écrivains, professeurs — tel, à l'Université de Berlin, Fichte, le philosophe fameux qui suspendait son cours « jusqu'à la paix » et donnait à ses élèves rendez-vous sur les champs de bataille — étudiants, avocats, tous les gens des villes, ouvriers et commerçants, artisans et propriétaires. Frédéric-Guillaume fut emporté par l'élan général. Le 28 février il signait à Breslau une alliance avec la Russie et, le 17 mars, dans un retentissant « *Appel à son peuple* » il annonçait la guerre contre la France en même temps qu'il établissait enfin le service obligatoire. Le premier résultat de ces divers événements fut d'obliger les débris de l'armée française à se replier d'abord de la Vistule sur l'Oder, puis à reculer jusqu'à l'Elbe.

Quant à l'Autriche, en apparence elle demeura neutre pour se donner le temps de compléter ses armements insuffisants; elle offrit même à Napoléon de servir de médiatrice. En fait, elle négociait avec la Russie, la Prusse et l'Angleterre, et préparait son entrée dans la *septième coalition*.

CAMPAGNE  
DE 1813

De la France que les Coalisés croyaient épuisée, Napoléon tira encore une armée de plus de 300 000 hommes. Cette armée était presque uniquement composée de conscrits de dix-huit à dix-neuf ans : on les instruisit en marchant. Ils égalèrent au feu les plus vieilles troupes; mais ces enfants héroïques étaient trop